

Périodique — N° 4 Juin 2022

Histoires & Littératures

Que faire ?

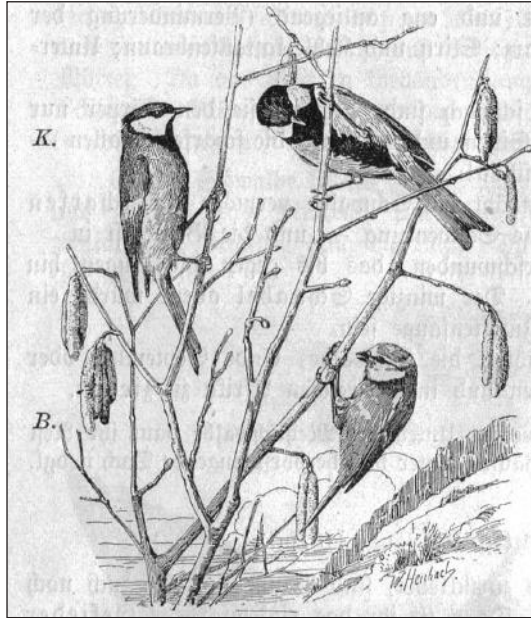
Pourquoi j'écris

*J'avance à l'aveugle, pâle chien
dans le froid. Ce doit être ici,
ici je dis adieu à mon moi
et lentement ne deviens
personne.*

Cees Nooteboom, *L'œil du moine*
suivi de *Adieu*, Actes Sud, 2021 (trad. Philippe Noble).

Roger Bodart

Mésange, la loque à reloqueter, et l'amour



Mésanges, dessin de Walter Heubach (1865–1923).

Poème de Roger Bodart pour « changer de peau »

On parle beaucoup dans la société actuelle, partout sur la planète, de nécessité de « transition », d'abandonner nos habitudes mortifères liées à l'hyper-productivisme et à la consommation frénétique qui en découle. Bref, la civilisation doit muter absolument. Il y a une menace écologique, sociale et politique majeure, on va vers l'« effondrement », vers la « sixième extinction » de masse des espèces vivantes (y compris l'homo sapiens). De nombreux

analystes très sérieux abordent ces sujets : par exemple Pablo Servigne et Raphaël Stevens (*Comment tout peut s'effondrer*, 2015), Jared Diamond (*Effondrement*, 2006), ou Elizabeth Kolbert (*La 6^e extinction : comment l'homme détruit la vie*, 2015), et encore David Wallace Wells (*La Terre inhabitable : vivre avec 4° de plus*, 2019). Mais les analystes évoquent aussi l'espoir d'un changement à l'horizon, décrivant notamment les nombreux projets de vie très concrets, institutionnels

ou spontanés de la part des citoyens, des actions qui s'éloignent du modèle ultra-capitaliste ; je ne citerai qu'un exemple, avec deux livres du même auteur belge Pablo Servigne : *Une autre fin de monde est possible* (2018), qui décrit de nombreux projets d'agroécologie, d'économie locale, de vie commune axée sur le « care », d'autre gouvernance, d'enseignement résilient ; et second livre : *L'entraide, l'autre loi de la jungle* (2017), qui analyse cette fois l'aspect psychologique de la question du changement.

Mais pourquoi tout ceci, en introduction à un poème de Roger Bodart ? Car ce dernier s'interroge, dans toute son œuvre abondante (essais et poésies), sur le rapport harmonieux des humains avec le monde. Bodart parle souvent de lui comme être multiforme, c'est pour mieux parler de tous les homo sapiens.

Oui, pour changer le monde, il faut d'abord se changer soi-même : en poète, Roger Bodart aborde ce sujet de manière

symbolique. Dans le poème *Mésange*, il ironise sur l'obsession de la propreté chez une voisine, une femme qui possède « tout » et n'est cependant pas heureuse, car elle ne dispose pas de l'essentiel, cet impalpable de la vie, cet état du cœur qui en fait la saveur : c'est d'abord la voisine elle-même qui doit se transformer, qui devrait « changer de peau »...

J'ai intitulé « *Mésange, la loque à reloqueter, et l'amour* », cet extrait du recueil *Le Signe de Jonas*, un livre posthume de Roger Bodart, publié par son épouse Marie-Thérèse Bodart en 1977, et qui vient d'être réédité par l'éditeur Samsa dans *Origines, Poésies complètes*, en 2021. *Le Signe de Jonas* reprend des textes poétiques en prose, écrits par Roger Bodart quelques mois avant son décès le 2 juin 1973, alors qu'il était à l'hôpital atteint d'une maladie mortelle (le cancer). Des textes à redécouvrir d'urgence, dont le ton est d'une acuité sidérante, quand il parle de la mort et de la vie.

Florence Richter

Mésange, la loque à reloqueter, et l'amour (ceci n'est pas le titre)

Ma voisine dont la fille est en pension en Angleterre passe sa journée à cirer le parquet et les meubles. Chaque jour, à la même heure, une fenêtre s'ouvre et une main agite un chiffon. C'est ce que nous nommons le salut au drapeau. La fenêtre se referme, et j'entends le ronflement de l'aspirateur. Notre Dame de la Propreté – tel est le surnom de ma voisine –, a le teint rose, un nez aquilin, des yeux très bleus et la taille fine. Il lui arrive de me sourire et de me dire quelques mots. Elle regrette le départ de sa fille, le travail incessant de son compagnon et avoue que l'isolement l'opprime par moments. C'est sans doute pour chasser ce malaise qu'elle s'acharne à faire briller le pavement, les armoires, les cuivres et la table de chêne.

– Parfois, m'avoue-t-elle, je me dis : ma fille, quand auras-tu fini de frotter sur rien ? Passeras-tu toute ta vie à déplacer de la poussière ? Regarde la Glaneuse. La poussière ne compte pas pour elle, ou plutôt si, je la soupçonne de l'aimer. La poussière est, pour elle, une sorte de patine, ou même une compagne. L'autre jour, je l'ai surprise dessinant du bout de l'index un paysage sur la vitre qu'elle ne nettoie jamais. Comme elle est gaie, la Glaneuse ! On la nomme aussi Mésange ; je la nommerais plutôt Pinson. L'avez-vous déjà vue, Monsieur, quand elle

part à l'aventure à travers champs ? Elle sait qu'elle y trouvera un trésor : une plume de ramier, un coquelicot, une sauterelle, un fil de la Vierge qui se balance dans le vide. Ah comme j'aimerais lui ressembler ! Au fond, elle est moins seule que moi qui ai un homme et une fille. On la dirait entourée d'amis invisibles. Vous, vous devez comprendre cela, Monsieur, car vous lui ressemblez en plus grave.

Elle soupire, regarde ses pieds nus dans ses sandales. Une question hésite au bord de ses lèvres. Ses joues, d'un coup, deviennent plus roses et elle ose me demander :

– Dites-moi, comment faire, Monsieur, pour ne pas être seule ?

On me dit : vous avez un bon mari qui a une situation enviable, une fille sérieuse qui réussit ses études, une maison claire et un jardin qui ressemble à un petit paradis. Que vous faut-il de plus ? Ah, quelle question ! Je n'ose me la poser à moi-même : je craindrais d'y voir clair. Je me tais, par peur d'abonder dans son sens. Elle poursuit son monologue, devenue loquace comme seuls peuvent l'être les solitaires qui se sont longtemps tus.

– Vous ne dites rien, mais je lis dans vos yeux. Vous ne voulez pas m'apaiser avec quelques conseils anodins : « accompagnez Mésange, sa gaîté vous sera bonne, allez en ville, suivez des cours de yoga, sortez de votre paradis : vous serez heureuse d'y rentrer ».

Ce n'est pas de ma maison que je dois m'échapper, dit-elle, c'est de ma peau...

Je rentre, chez moi, comme un chien dans sa niche, je ronge l'os de cette demi-confiance pour en tirer la moelle... Sortir de sa peau ? Qui ne le veut ? Heureuse la couleuvre qui se libère de sa tunique pailletée ! Mais un homme n'est pas une couleuvre. Je jette un coup d'œil sur les champs. Mésange est là. Elle parle à quelqu'un. Je reconnais le docteur Brande. Curieux homme, ce docteur. Plus qu'octogénaire, droit comme

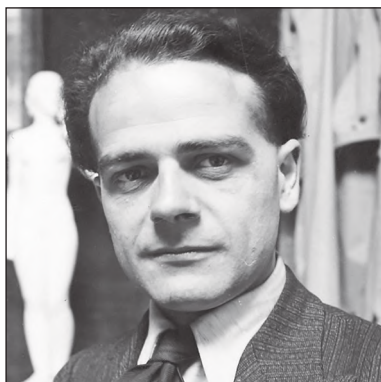
un chêne. Il marche toute la journée à la recherche de simples. Il connaît les herbes, les fruits sauvages, leurs vertus. Depuis longtemps il ne pratique plus l'art de guérir, non en raison de son âge, mais parce qu'il croit rendre plus de services en apportant chaque jour quelques touffes d'herbes salvatrices nouvelles dans les rayons de son herboristerie. On le consulte au hasard d'une rencontre, il ne vend ni ses conseils ni ses herbes ; il les donne.

Mésange aime l'écouter. Il lui dit quelle touffe de thym, ou de menthe, ou d'ortie, il faut cueillir, à quel moment de l'année et pour quel usage. La petite Glaneuse sourit comme à travers un songe. À quoi songe-t-elle ? A-t-elle trouvé le bonheur ? Elle le répand autour d'elle, mais il arrive que l'on donne ce que l'on ne possède pas. Mésange est secrète. Quand elle s'enfonce dans la campagne de sa marche dansante, je pense à ces étoiles, depuis longtemps disparues dont la lumière ne nous arrive qu'aujourd'hui.

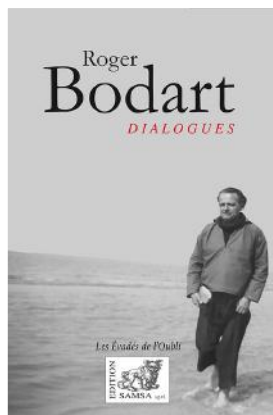
– Vous devez la comprendre, vous, Monsieur, car vous lui ressemblez en plus grave, dit ma voisine.

Je comprends qu'on soit dans ce monde sans être de ce monde. N'est-on ici qu'une apparence, et comme l'ombre projetée d'un être qui vit ailleurs ? Peut-être. Mésange, l'amie des hommes, des bêtes, des plantes et des pierres, aime de loin. Son ici est le reflet d'un ailleurs qui est sa vraie patrie. Elle semble ne loger qu'à peine dans sa peau.

Moi aussi je suis à la fois absent et présent. Mon absence me permet de regarder tout d'un œil neuf et avec un certain recul. La méchanceté des hommes me traverse comme une flèche fend le vent. Quant à l'amour, je le sens en moi, tendu, léger comme une échelle de soie reliant la terre au ciel.

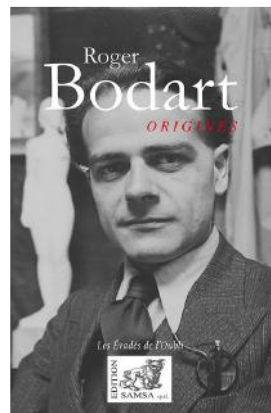


Roger Bodart (1910-1973) était poète, essayiste, journaliste à l'I.N.R. (ancienne RTBF) et au *Soir*, académicien, Directeur du Service des Lettres au ministère, et cofondateur des Midis de la Poésie. Il a été l'époux de la romancière Marie-Thérèse Bodart, le père de l'écrivaine Anne Richter, et le grand-père de l'autrice Florence Richter.



Le poème « *Mésange...* » est extrait du recueil *Le Signe de Jonas* (1^{re} édition André De Rache, 1977) réédité, par les éditions Samsa en 2021, avec les neuf autres recueils de l'auteur, dans *Origines. Poésies complètes*.

Samsa a aussi réédité en 2021, les principaux essais de Roger Bodart, sous le titre *Dialogues. Europe, Afrique, Amérique, Israël*. Ce volume contient les *Dialogues européens, Dialogues africains, Mes Amériques*, et *Dialogues israéliens*.



Joël Goffin

Magritte-Nougé : *Ceci n'est pas une pipe* est-il un canular ?



René Magritte, *La Trahison des images* (détail, 1929).

*L'œil bande. L'œil bande avant le sexe.
Il arrive même que l'œil bande seul. [...]
Si l'on pouvait voir faire l'amour comme
on regarde manger et boire, la face du
monde en serait changée.*

Paul Nougé

C*eci n'est pas une pipe*, que René Magritte (1898-1967) a peinte en 1929 suscite jusqu'à aujourd'hui des commentaires tous plus savants les uns que les autres. Le tableau fait partie de l'ensemble *La Trahison des images* tout comme *La lampe philosophique* (1936) que je mets en parallèle avec lui.

L'explication la plus faussement compliquée consiste à constater que l'image d'une pipe n'est effectivement pas une pipe et que Magritte mobilise, par le paradoxe apparent contenu dans ces toiles, l'imagination et la réflexion du spectateur qui en tirera les conclusions qu'il souhaitera sur la question de la

réalité des choses en général (sic)¹. Soit, en termes moins brumeux, Magritte voudrait souligner que la représentation d'un objet n'est évidemment pas cet objet mais le regard de l'artiste ou du spectateur sur l'objet en question. C'est évidemment se contenter d'un poncif puisqu'un tableau figuratif n'est jamais qu'une copie plus ou moins réussie ou interprétée de la réalité brute. Ajoutons qu'au lieu d'une pipe, l'artiste aurait pu choisir le chapeau melon que portait son père, un cheval, une pomme, ses objets de prédilection. Ou encore son épouse Georgette. Non, Magritte a décidé de choisir une pipe !

Il convient sans doute de replacer cette toile dans le contexte biographique de Magritte. Celui-ci a passé la plus grande partie de sa jeunesse à Châtelet, non loin de Charleroi qui à cette époque était une des plus grandes villes industrielles du continent avec son industrie sidérurgique et ses mines de charbon où s'esquintait un peuple miséreux et où prospérait une grande bourgeoisie sans-çon. Le peintre Pierre Paulus, également originaire de Châtelet, est le principal illustrateur de ce monde ouvrier en plein labeur. Le père de Magritte, Léopold, d'abord tailleur puis représentant de commerce, faisait partie des notables de la bourgade où il s'était pourtant installé en 1904 dans une relative pauvreté. Lui et sa famille résidaient dans une belle demeure de style Art Nouveau, vaste et confortable, qu'il avait fait construire en 1911 et que l'on peut toujours visiter à Châtelet ([rue des Gravelles, 95](#)). Suite à des transactions

commerciales fructueuses, il aimait à jouer les notables et à fréquenter les hippodromes de Bruxelles. Mais dans les moments difficiles, il vendait sous le manteau des revues pornographiques. René encore très jeune – qui lisait ce type de revues dès ses treize ans ! – lui fournissait quelquefois des dessins pour alimenter ce commerce illicite. On dit que Léopold orna un jour les chambres de la maison de gravures pornographiques afin de choquer son épouse fort pieuse. En 1918, il fera même un séjour en prison pour commerce de ce type de revues. Et ses nombreuses infidélités faisaient de sa mère la risée de Châtelet. Elle finira par se suicider dans la Sambre alors que René Magritte n'avait que quatorze ans. C'est à ce moment que le jeune Magritte, délaissé par son père, devient complètement indépendant et en conséquence une sorte de crapule entourée d'une bande (appelée « la bande Magritte » selon des témoignages locaux) crainte dans son quartier de Châtelet : « vols de poules, lancements de pétards, épouvantement des passants qui se risquaient dans la nuit noire... »², selon Jacques Roisin. Il adore déjà provoquer le bourgeois, notamment avec des farces scatologiques ou en escaladant les toits. *Fantômas* et son « armée du crime » est son héros de prédilection (largement édulcoré par Jean Marais et Louis de Funès). Il fut renvoyé plusieurs fois de l'école pour agissements et propos obscènes. Quand il descendait avec ses amis dans le centre de Charleroi,

¹ Wikipédia.

² Jacques Roisin, *Ceci n'est pas une biographie de Magritte*, Alice, Bruxelles, 2000, p. 54.

il traînait dans l'ancien quartier chaud de la Ville basse dont il fréquentait déjà les prostituées avant la Grande Guerre (il avait seize ans), les cinémas et les foires. Lors de ses tournées des bordels, il y contracta une syphilis qui mit longtemps à guérir. Il aurait été renvoyé de l'Athénée royal de Charleroi parce qu'il ne faisait rien d'autre que de dessiner des femmes nues ! Plus probablement à cause de l'invasion allemande en 1914. Installé à Bruxelles, il avait une prédilection pour le quartier de la gare du Nord où foisonnaient les prostituées qu'il abordait comme s'il les connaissait depuis des lustres et les cafés interlopes où il discutait avec ses amis de littérature, de peinture et de musique. Le tout accompagnés de force chopes. En 1946, à l'âge de la maturité, Magritte enverra trois tracts sous forme de diatribe scatologique à André Breton, le pape intransigeant du surréalisme français.

Il débarque donc à Bruxelles en 1915 et s'inscrit à l'Académie Royale des Beaux-Arts en septembre 1916. Il partage un atelier avec Pierre-Louis Flouquet rue du Midi, 122a. À deux pas du célèbre estaminet *La Fleur en papier doré* de la rue des Alexiens qu'il fréquentera assidûment à sa maturité. Le jeune Magritte possédait, comme son coquin de père, un important lot de revues pornographiques qu'il tentait de diffuser auprès de ses jeunes condisciples effrayés par tant d'audace et de malice. Cet anticonformiste impénitent qui s'ennuie à mourir à l'Académie la quittera assez vite pour mener une vie artistique tout en s'assurant quelques revenus en créant des

affiches publicitaires. Son mariage avec Georgette en 1922 à l'église royale Sainte-Marie (Schaerbeek) lui donnera enfin une stabilité sentimentale et financière.

Les tableaux de Magritte conçus avant-guerre sont inséparables de l'écrivain surréaliste Paul Nougé (1895-1967), poète, polémiste, instigateur et théoricien du surréalisme bruxellois qu'il a rencontré en 1922 et dont l'amitié s'est véritablement nouée en **1925**. Pour preuve le portrait de Nougé peint en **1927** où le poète communiste porte ironiquement un smoking. En 1931, un critique a pu dire, non sans ironie et une dose d'exagération : voici des œuvres de Nougé peintes par Magritte. Il est probable que Nougé ait donné la plupart des titres décalés et déconcertants aux premières toiles de son ami Magritte. Ce qui permet de dire que l'œuvre de ce dernier ressort davantage de l'imaginaire poétique que de la peinture au sens strict du terme³. Les deux amis inséparables se brouilleront définitivement dans les années cinquante pour des raisons d'ordre privé. Même s'il était l'un des cofondateurs du Parti communiste belge en 1921, Nougé, dans la vie quotidienne, avait davantage un comportement libertaire, voire érotomane, que psychorigide à la mode stalinienne. C'est ainsi qu'en **1928**, il commet un livre érotique intitulé *Le Carnet secret de Feldheim*⁴. En **1929**, il publie trente-sept portraits de femmes rassemblés sous le titre *La Chambre aux*

3 Le titre *L'invention collective* (1934) peut être attribué à Nougé.

4 Réimprimé dans la revue *La Brèche* n°7, décembre 1964. Le texte est reproduit à la suite de cet article.

Miroirs qui décrit dans un style élégant et précis, sans vulgarité, le corps des femmes qui viennent de se déshabiller à l'hôpital où Nougé exerce le métier de laborantin. Or, il se fait que *Ceci n'est pas une pipe* est datée de 1929. Parallèlement, Louis Aragon écrit son célèbre roman érotique *Le con d'Irène* qu'il publie clandestinement en 1928 pour éviter la censure. Le mot « con » que l'on peut qualifier de misogynne prête évidemment à confusion puisqu'il peut désigner à la fois un crétin ou le sexe féminin. Quand Nougé évoque l'érotisme, il veut bien entendu parler de pornographie dont le mot « obscène » qui revient si souvent dans la biographie de Magritte est un quasi synonyme. Comme en témoigne ce court texte : « Une application heureuse des images érotiques m'a été enseignée dans les bordels de Marseille. Certains spectateurs participaient au film avec l'aide d'une prostituée qu'il prenait par derrière, assise sur leurs genoux. »⁵ D'après son biographe Olivier Smolders, « l'intérêt que portait Nougé aux échanges texte-image ne semble avoir jamais faibli. Il s'affirme en 1928 avec la confection du « Catalogue Samuel » qui vante les modèles d'un marchand de fourrures en faisant coïncider des dessins de Magritte et des formules de Nougé⁶. » Mais l'écrivaine surréaliste Irène Hamoir, épouse de Louis Scutenaire, le poète et l'ami indéfectible de Magritte, prétendait que le peintre n'acceptait aucune idée

de tableau, à quelques exceptions près. Claude Sluys, quant à lui, qui fut un temps marié à la jeune chanteuse Barbara et pour laquelle un Nougé admiratif et sans doute amoureux écrivit quelques textes, affirmait que le poète était un homme de l'ombre, un manipulateur verbal consommé. Et de conclure : « Il savait très bien comment récupérer une discussion et finalement glisser la solution finale qui sera la sienne et qui sera retenue. **Je l'ai vu faire et c'était très bien ainsi car ses titres sont formidables.** Je ne sais pas si c'est Nougé qui a trouvé le « Ceci n'est pas une pipe », je ne connaissais pas encore Magritte à ce moment-là. Mais ce pourrait être de Nougé⁷. » Pour l'anecdote biographique, Nougé est affublé d'une pipe sur plusieurs photographies.

Relevons ici que le mot « pipe » au sens de fellation est épinglé pour la première fois en... 1927 par A.L. Dussort (*Des preuves d'une existence*, 1927, in T.L.F. Les premiers usages attestés de « faire une pipe » n'apparaissent que dans la première moitié du 20^e siècle, plus précisément dans le milieu des prostituées. C'est l'expression « faire un pompier » qui avait cours auparavant dans les maisons closes. Comme le rappelle la citation attribuée à Georges Clemenceau à propos de la mort inopinée du président Félix Faure pendant ses ébats avec sa maîtresse au Palais de l'Élysée en 1899 : « *Il voulut être César, il ne fut que Pompée.* »

Pourquoi cette nouvelle expression a-t-elle surgi si rapidement dans le lexique argotique ?

5 Paul Nougé, *Notes sur l'érotisme VIII*, dans *Le fait accompli* 37.

6 Olivier Smolders, *Paul Nougé : écriture et caractères*, Labor, Archives du Futur, Bruxelles, 2000, p. 127.

7 id. p. 139.

Au début du xx^e siècle, les travailleurs se roulaient leur cigarette, les cigarettes manufacturées étant réservées à la bonne société. Ils disaient alors qu'ils « s'en roulaient une » ou « se faisaient une pipe ». Précisons que la cigarette était synonyme de « pipe » en argot parce que la quantité de tabac nécessaire pour fabriquer la cigarette était équivalente à celle utilisée pour bourrer une pipe. Par analogie, les prostituées comparaient les gestes d'une fellation à ceux que font les fumeurs avec leurs doigts et puis le long de la cigarette avec leur langue avant d'aboutir à une « pipe » prête à être fumée⁸. L'expression argotique semble s'être largement répandue pendant la Grande Guerre, plus précisément dans ces tranchées uniquement masculines où la misère sexuelle des soldats éloignés de leur femme se résumait à deux mots : masturbation et pour certains d'entre eux fellation. Il y avait bien entendu des prostituées clandestines, d'où l'expansion rapide du mot « pipe » parmi les « poilus »⁹, mais elles passaient pour transmettre la syphilis, le fléau de l'époque. Pour résoudre ce problème sanitaire, l'armée française organisa des bordels ambulants de campagne (BMC) tels que décrits par Jacques Brel dans sa chanson subversive *Au suivant*. Mais ils ne devinrent véritablement opérationnels qu'au dernier semestre du conflit, soit durant quelques mois à peine.

8 <https://www.expressio.fr/expressions/tailler-une-pipe/page-9>

9 De nombreux fragments de pipes qui faisaient partie du quotidien des soldats du front ont été retrouvés dans les tranchées.



En 1936, soit sept ans après le tableau qui fait l'objet de cet article, Magritte peint *La Lampe philosophique*. On y voit un homme à l'appendice nasal aussi protubérant qu'improbable qui vient s'engouffrer dans le fourneau d'une pipe quasi identique à celle de *Ceci n'est pas une pipe*. Le nez ressemble à un phallus au repos. La chandelle posée sur un guéridon qui fait face au personnage pourrait représenter un sexe qui s'est redressé pour se trouver en complète érection et pour ainsi dire « allumé ». Le pied de la chandelle a d'ailleurs la forme d'une « queue » serpentine, mot ambigu s'il en est.

La prolifération d'interprétations faussement savantes autour de la fameuse pipe me semble donc prétentieuse, inutile et oiseuse compte tenu du contexte historique et biographique que je viens de décrire. Ainsi du philosophe Michel Foucault qui a consacré une étude d'une dizaine de pages, *Ceci n'est pas une pipe* (1973), à l'œuvre emblématique de Magritte. Détail piquant puisque le philosophe était très porté sur

la sexualité sous toutes ses formes, théoriques et pratiques¹⁰ et qu'il aurait pu naturellement prendre au premier degré le titre probablement choisi par le duo Magritte-Nougé ! Précisons que nos deux compères ne pouvaient évidemment pas revendiquer leur blague cochonne à cinq balles, un calembour somme toute assez normal au pays de la farce bruegelienne, de Marcel Broodthaers et ses « moules » (encore un mot ambigu !) ou de Jan Bucquoy et son Musée du slip : dans les années 20, la censure officielle maniait encore les ciseaux et la pornographie, même sous la forme d'un tableau, était passible d'une peine correctionnelle. Ceci dit, la provocation était peu risquée sur le plan médiatique et répressif puisque nos deux lurons étaient de parfaits inconnus en 1929 et que le mot « pipe » ne faisait sans doute pas encore partie du vocabulaire hypocrite de la bonne société, la seule qui fréquentait les galeries d'art en ce temps. Avec les artistes.

Un commentaire de Fernand Khnopff (1858-1921), l'un des Maîtres favoris de Magritte, pourrait résumer l'œuvre de Magritte : « *C'est étrange. Lorsque je mets quelque chose d'incompréhensible dans une image, c'est généralement parce que la forme et la couleur m'intéressent et qu'elles s'intègrent parfaitement. Mes amis me disent : « Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? », trouvant tellement d'explications ingénieuses que je me sens très fier de toutes les idées non articulées cachées dans mes*

¹⁰ Peu après son texte consacré à la toile de Magritte, Michel Foucault entama son *Histoire de la sexualité* en trois tomes aux Éditions Gallimard, entre 1976 et 1984.

images. »¹¹ Avec la nuance que l'univers de Khnopff recèle souvent un contenu ésotérique, lui qui avait été membre de la Loge Kumris et de l'Église de la Nouvelle Jérusalem liée au philosophe mystique Swedenborg. Le message sarcastique de Khnopff est davantage destiné à brouiller les pistes.

Conclusion : déjà à Châtelet, Magritte s'amusait à faire des farces énormes à ses voisins. Et la cinquantaine passée, lui et ses amis collaient encore des pièces de monnaie sur le trottoir pour voir la réaction perplexe de passants économes. Déjà célèbre dans le monde entier, il aimait prendre congé de certains visiteurs en leur bottant le cul avant de retourner tranquillement à ses petites affaires. Ce gag à la Charlot s'est même répété dans un célèbre restaurant à proximité de la Porte de Namur.

C'est ainsi qu'aidé de son ami Paul Nougé, le Maître de la « subversion des images », le provocateur Magritte pourrait se trouver à l'origine de l'un des plus grands canulars de la création picturale. *Ceci n'est pas une pipe* aurait été, à l'origine, destiné à mettre en boîte le bourgeois détesté.

En 1946, Magritte semble avoir lui-même confirmé cette hypothèse audacieuse en exposant une œuvre intitulée *La pipe-sexe* sur le ton de « Voyez comme je vous ai bien eus ! » Le sexe masculin en forme de pipe y est parfaitement mis en évidence. Cette période correspond à l'une des dernières collaborations intellectuelles avec Nougé.

¹¹ *Lettre à Alma Schindler-Mahler* (1899).



Après coup sont venus des commentaires pseudo-philosophiques de pédants de tous poils. Les mêmes que le dramaturge baroque *Michel de Ghelderode* (1898-1962) a fustigés dans ce brûlot malheureusement toujours d'actualité : « Dégoûté suis-je plus que jamais du bas monde des lettres bruxellois [ndlr : et autres], journalistes équivoques, romanciers à rebrousse-poil, gardes civiques de l'encrier, snobs au cul en tire-bouchon,

instituteurs inspirés, tous saliveurs, cracheurs, bègues, borgnes, puants, glaireux, venimeux, cafards, appelant le formol, les balles dum-dum, la cage zoologique, le plomb fondu, le sulfate de soude, le soufre, la poix, l'égout, la clinique, la camisole, les palmes académiques, les cent mille démons turlupinatoires de notre ami Jérôme Bosch, surgis des cendres et du feu de Sodome.¹² »

Il est vrai qu'aucun professeur d'université ne pourrait reprendre cette hypothèse sans courir le risque de ternir sa supposée bonne réputation...

Joël Goffin – 17 février 2022

*Je ne suis pas le premier
à avancer cette hypothèse.
Je n'ai fait que la développer,
espérant convaincre de sa pertinence.*

À lire :

Olivier Smolders, *Paul Nougé : écriture et caractères*, Labor, Archives du Futur, Bruxelles, 2000.

Jacques Roisin, *Ceci n'est pas une biographie de Magritte*, Alice, Bruxelles, 2000.

Paul Nougé, *Érotiques*, Didier Devillez Editeur, Bruxelles, 1994.

Paul Nougé, *Au palais des images les spectres sont rois*. Édition établie et annotée par Geneviève Michel sous la direction de Gérard Berréby. Allia, 2017.

site www.bruges-la-morte.net

¹² *Correspondance de Michel de Ghelderode*, dir. Roland Beyen, Labor, AML, Archives du Futur.

**TABLE DES ARTICLES
PARUS DANS QUE FAIRE ?**

(par auteurs)

Anastasiadou, Evi	<i>το αυγό / L'Œuf</i>	(T1)	9
Ayguesparse, Albert	<i>Le mauvais rêve</i>	(T2)	105
Benoît-Jeannin, Maxime	<i>Albert Camus à Aix-en-Provence</i>	(T1)	5
Benoît-Jeannin, Maxime	<i>Ivresse dans l'après-midi</i>	(T1)	13
Benoît-Jeannin, Maxime	<i>Le Fachoféminisme</i>	(T3)	21
Bergen, Véronique	<i>Bonnie et Clyde</i>	(T2)	73
Bodart, Roger	<i>Dialogues africains</i>	(T3)	81
Bodart, Roger	<i>Mésange, la loque à reloqueter, et l'amour</i>	(T4)	19
Bodart, Roger	<i>Thérèse, je t'écris</i>	(T2)	5
Busch, Wilhelm	<i>Le Bain chaud</i>	(T2)	31
Busch, Wilhelm	<i>Maître Scriboutchi</i>	(T1)	115
Busch, Wilhelm	<i>Un Concert de Nouvel An</i>	(T3)	69
Chapouthier, Georges	<i>Le Fable de Georgette...</i>	(T2)	69
Chapouthier, Georges	<i>Les pulsions à l'écriture chez un scientifique</i>	(T4)	133
Delzenne, Yves-William	<i>La Vie d'Artiste</i>	(T2)	9
Delzenne, Yves-William	<i>Pourquoi écrivez-vous Yves-William Delzenne ?</i>	(T4)	123
Elskamp, Max	<i>L'alphabet de Notre-Dame la Vierge</i>	(T2)	117
Gardin, Fabrice	<i>La Chambre 77</i>	(T3)	57
Gide, André	<i>Le Traité du Narcisse</i>	(T3)	15
Goffin, Joël	<i>La nuit sera blanche</i>	(T4)	139
Goffin, Joël	<i>Magritte-Nougé</i>	(T4)	25
Haulleville, Éric de	<i>Odilon-Jean Périer</i>	(T4)	37
Huygens, Ado	<i>Pourquoi j'écris...</i>	(T4)	129
Lebouc, Georges	<i>Comment engueuler son prochain...</i>	(T1)	77
Legrand Jean-Pierre	<i>Marie Gevers</i>	(T4)	7

Legrand, J.-P.	<i>Épiphanies</i>	(T3)	45
Massacry, Annie	<i>Écrire n'est pas parler</i>	(T4)	115
Massacry, Annie	<i>L'Homme aux semelles de vent</i>	(T3)	5
Massacry, Annie	<i>Tandis que j'agonise</i>	(T2)	39
Ost, François	<i>Le dernier cours</i>	(T4)	89
Périer, Odilon-Jean	<i>Calligramme</i>	(T1)	113
Périer, Odilon-Jean	<i>Lettre ouverte à propos d'un homme...</i>	(T4)	49
Prat, Louis-Antoine	<i>Pourquoi j'écris</i>	(T4)	121
Proust, Marcel	<i>L'Indifférent</i>	(T2)	23
Radermecker, Vincent	<i>Allez savoir !</i>	(T4)	141
Remy-Wilkin, P.	<i>Épiphanies</i>	(T3)	45
Remy-Wilkin, Philippe	<i>Marie Gevers</i>	(T4)	7
Remy-Wilkin, Philippe	<i>Pourquoi j'écris ?</i>	(T4)	159
Richter, Florence	<i>La poésie sauvera le monde</i>	(T4)	143
Rodenbach, Georges	<i>Le Journal de Bruxelles (1888-1985)</i>	(T3)	127
Steiber, Jacques	<i>Ivre du livre, vivre du livre</i>	(T3)	37
Steiber, Jacques	<i>De l'inventivité littéraire</i>	(T4)	149
Storm, Theodore	<i>Laure</i>	(T1)	31
Verdussen, Robert	<i>La Belgique, quand même</i>	(T2)	151
Vrebos, Pascal	<i>L'Apocalypse</i>	(T4)	101
Vrebos, Pascal	<i>Tous les jours d'écriture</i>	(T4)	125
Zola, Émile	<i>Le Roman expérimental</i>	(T4)	59